

Entretien avec Madame Jean Monnet à Paris

les 22 et 27 avril 1982 (Antoine Marès)

A.M. Presque toutes les personnes que j'ai eu l'occasion d'interviewer dans le cadre de ces entretiens pour la Fondation Jean Monnet ont souligné le rôle que vous avez joué aux côtés de votre époux. Par ailleurs, vous pouvez mieux que quiconque faire comprendre certaines choses qui seraient obscures aux autres...

S.M. Je ne veux pas aborder des questions privées...

A.M. Il n'en est pas question. Il s'agit plutôt d'éclairer les choses de l'intérieur. Et cela, pour que les historiens futurs puissent mieux cerner un homme et une action.

S.M. Quand Jean avait une conversation importante, intéressante, dès que la personne parlait, il la notait sur ses petits papiers "roses". Et quand il rentrait à la maison - c'était en général assez tard -, il avait l'habitude de raconter toute sa journée à table. Les enfants étaient encore petits. J'étais donc mêlée à sa vie professionnelle; il me faisait assez de confiance pour m'expliquer - et m'expliquer à nouveau si je ne comprenais pas - de telle façon que nous étions très proches sur ce plan du travail. Bien sûr, il y avait des choses que je ne comprenais pas et il n'y avait rien à faire. Sur les questions économiques par exemple. Mais il avait une patience infinie. Et nous avions des conversations très intéressantes. Tout tournait autour du travail chez nous. Pas au début de notre vie commune: à ce moment là, il avait un travail d'économiste et de financier. A New York, on part le matin pour rentrer tard le soir et je dirais qu'il n'était pas très passionné par son travail. En Chine, c'était différent. Il y avait tout le côté humain et il disait que je l'aidais. Je ne sais pas si c'est vrai; je crois que cela l'aidait de penser tout haut devant moi: je l'écoutais. C'était une période extraordinaire; il s'y donnait complètement et cela se sent dans son livre. Ensuite il y a eu une nouvelle période américaine et cette vie l'ennuyait. Il était "partner" dans la Monnet-Murnane and Co et, ma foi!, comme il n'a jamais réussi à s'intéresser à l'argent, l'argent ne s'intéressait pas à

lui non plus. Mais il avait beaucoup d'amis et il se tenait toujours au courant de la vie publique et de ce qui se passait en France, en Europe. Il n'y a pas de doute que son passage à la SDN l'avait profondément marqué politiquement. Il y avait trouvé grand goût pour la chose publique. Quand la guerre a éclaté, il a travaillé immédiatement avec la même idée: il l'a écrit, il est inutile d'y revenir.

A.M. Sur cette période d'avant-guerre, pourriez-vous me préciser quels étaient vos amis?

S.M. Il s'agissait surtout d'avocats américains. Il y avait Cravat, Fred Wood. Ces hommes de grande valeur ne se désintéressaient ni de l'Europe, ni de l'Amérique. Et Jean de même, du fait de la SDN. Il connaissait bien l'Europe. Il avait fait la stabilisation roumaine et polonaise. Son ouverture était une chose naturelle. Je vais vous raconter une anecdote à ce propos. Jean avait un grand ami qui avait été aussi à la SDN: c'était un Polonais, le Dr Rajchman; un homme absolument exceptionnel, d'une très grande bonté, qui avait une vision très large des choses. Jean et lui s'aimaient beaucoup. Un jour, il est venu déjeuner à la maison. Ma fille avait cinq ans, et il y avait alors l'élection d'un pape. Rajchman a dit à Anna: "Qu'es-tu finalement? Italienne, française ou américaine?" Le regardant innocemment avec ses grands yeux, elle lui a répondu: "Mais je suis du monde!" Jean était aussi du monde. A la mort de Kennedy, je crois, il m'a dit: "Tu vois, Kennedy ne regardait pas seulement l'Amérique, il avait une vision du monde. C'était sa grandeur!". A la mort de Kennedy, il a été désespéré. Je l'ai vu sangloter.

Il était donc normal qu'il ait pensé "civiquement" - je ne dis pas "politiquement", au sens étroit du terme - à tout cela, avant même la Seconde Guerre mondiale.

Pour en revenir à ses amis, il y avait Donald Swatland, un ami magnifique qu'il aimait profondément. Et Dwight Morrow qui est mort assez rapidement. Nous connaissions McCloy de l'avant-guerre: j'étais aussi très liée avec sa femme. Il y avait aussi Paul Cravat qu'il avait rencontré à la

Conférence de la Paix. Et Averell Harriman, également.

Vous savez, Jean n'avait pas énormément d'amis et les connaissances l'intéressaient peu. Il choisissait beaucoup. Et il avait une très grande capacité pour meubler sa solitude. Il réfléchissait énormément, ce qui lui tenait lieu de beaucoup de choses.

A.M. Avait-il des amis parmi les Français?

S.M. Très peu. Il m'est difficile d'en trouver parce que nous avons tout de même vécu onze ans aux Etats-Unis! Il aimait beaucoup André Mayer, tout comme Pierre David-Weill ou Pierre Comert qu'il avait connu à la SDN.

A.M. René Pleven était-il un ami?

S.M. René Pleven a commencé par être son jeune collaborateur. Et puis ils sont partis ensemble en Pologne pour la stabilisation du zloty. Il y avait aussi la fameuse Madame Miguez, la secrétaire de Jean, qui m'a fait bien rire en me racontant qu'en Pologne elle avait inscrit toutes ses heures de travail sur de grandes feuilles: "On dormait peut-être quatre heures par nuit. Et on travaillait" me dit-elle. "Et quand nous sommes rentrés à Paris, j'ai dit à M. Monnet qu'il fallait que je prenne des vacances, que j'en avais besoin. Et vous savez ce qu'il m'a répondu! Qu'une petite nature comme moi n'avait pas besoin de vacances! Mais il m'a quand même donné des vacances!". René Pleven était un bon ami. Il y avait aussi Pierre Denis qu'il connaissait depuis très longtemps. Et Bourgeois. Je ne sais pas si Avenol était un ami. Je sais que Jean pensait avoir fait une erreur en le recommandant pour la SDN.

Si j'avais été mariée alors avec Jean, il n'aurait pas quitté la SDN. J'en suis certaine. Mais Jean était très bon et il a été pris par la détresse de son père à Cognac. Il est parti. Je crois que la SDN aurait été autre chose s'il y était resté.

A.M. Sa famille a-t-elle joué un grand rôle dans sa vie?

S.M. Oui, parce que c'étaient des gens très intelligents. Son père l'était, mais moins que sa mère. Il était difficile. J'avais toujours l'impression que Jean était le père de son père. Ce dernier était capricieux: Jean

voyait bien que l'affaire périssait. Son père donnait sa démission chaque semaine! Jean l'acceptait, il la reprenait...Mais il ne faut pas penser que son père n'était pas un homme intelligent: il avait su créer cette affaire, mais l'administration lui en a échappé; je ne sais pas pourquoi ni comment.

La mère de Jean était une femme remarquable à laquelle Jean ressemblait énormément. Elle a vécu deux ans avec nous, ce qui m'a donné beaucoup de joies, car elle avait deux filles et elle m'avait choisie...Pendant tout ce temps, elle ne m'a pas fait une seule remarque sur l'éducation que je donnais à mes enfants, sur la façon dont je tenais ma maison. C'est rare de la part d'une belle-mère. On s'entendait admirablement bien. Elle avait malheureusement une surdité assez grande. Et je crois qu'une grande part de l'affection qu'elle me témoignait venait du fait que je prenais la peine de lui raconter des choses, assez fort. Si j'allais à Paris, je lui parlais de ma journée, je la faisais vivre de ma journée et elle en était très heureuse. Elle aimait Jean d'un amour exceptionnel: elle ne l'avait jamais laissé toucher par quelqu'un d'autre jusqu'à l'âge de deux ans! C'était une femme remarquable, bonne, intelligente, mais qui avait aussi une forte volonté, du caractère.

Jean avait un frère qu'il aimait beaucoup et qui était mort à 34 ans. Il laissait une femme et deux petites filles. Il était tout différent. C'était plutôt le genre poète.

Jean aussi était poète. Il aimait la nature comme rarement je l'ai vue aimée. Mais le réalisme primait toujours, bien qu'il ait été ouvert à tout. J'écrivais des livres d'enfants. Il adorait que je les lui lise. Je trouvais que c'était par gentillesse. Il me disait: "Non, ça m'intéresse, c'est très révélateur, tes livres!". Et puis il me ramenait des petites fleurs de la forêt. J'en trouve encore dans les livres. Il me racontait comment les arbres avaient évolué; il regardait la nature. Mais posez-moi des questions! Sinon je parle...

A.M. Mais c'est intéressant! C'est justement ce genre de témoignage que vous seule pouvez donner. On en arrive à la veille de la guerre...

S.M. Jean a pressenti la guerre d'une façon remarquable. Il avait lu Mein Kampf. Il disait que c'était clair, que les gens ne voyaient pas. C'était une chance que Daladier soit à la tête de la France alors, car Daladier l'a écouté. Jean est parti pour les Etats-Unis, où nous habitons d'ailleurs. Je me souviens que quand on a choisi les avions, il devait en porter les plans en France. Il a choisi un bateau allemand pour faire ça. Je lui avais fait un scapulaire et il me disait: "Ce qui m'ennuie, c'est que je ne pourrai pas me faire masser!". Je lui ai répondu qu'il aurait pu prendre un autre bateau qu'un bateau allemand! Bien sûr, on avait trouvé ces plans très intéressants. Quand il est revenu, il y a eu ce fameux accident de l'avion d'essai dans lequel se trouvait un officier français, en civil naturellement, qui a eu la chance de n'avoir qu'une jambe cassée alors que le pilote avait été tué. Mais un Français s'est précipité et a parlé français au survivant. Cela a fait scandale car l'avion n'avait pas encore été donné! Interpellation à la Chambre etc. Heureusement que Roosevelt était là! C'est à cette époque que Jean a reçu un télégramme de Guy La Chambre lui disant: "Que faire de tous ces avions? Il n'y a pas de hangars où les mettre!". Roosevelt s'est engagé alors qu'il y avait encore le Neutrality Act. On peut regretter que la famille Monnet ait brûlé les papiers de Jean quand les Allemands sont arrivés à Cognac. Parmi ceux-ci, il y avait un document exceptionnel: quand Jean était allé voir Roosevelt, il lui avait justement parlé de la nécessité de la suprématie de l'Air et Roosevelt lui avait demandé combien il fallait d'avions. Jean lui parla de 50 000. Et Roosevelt avait crayonné: "Pour vaincre l'Allemagne, il faut 50 000 avions". Jean lui a donné ce papier. Le Président l'a signé et le lui a donné. C'était une marque de confiance extraordinaire. La question n'était donc pas de savoir combien les usines américaines pouvaient construire d'avions, mais de dire quels étaient nos besoins. C'était avant la guerre...

A. M. Comment Jean Monnet a-t-il réagi aux accords de Munich?

S.M. Nous étions à Cognac et mon beau-père avait ouvert une bouteille de Champagne. Jean lui a dit: "Quelle folie! C'est la guerre assurée. On gagne du temps, c'est tout. Il ne faut pas fêter une lâcheté."

Nous avons quitté immédiatement Cognac pour Paris et, le lendemain, Daladier est venu déjeuner chez nous. Nous avions un petit appartement rue Fabert, sur l'Esplanade des Invalides. Il nous a dit: "Vous savez, quand je suis arrivé et que j'ai vu cette foule en bas, j'ai cru qu'ils étaient venus pour me "lyncher". Eh bien non! Ils m'apportaient des fleurs! C'est incroyable!" Il s'était parfaitement rendu compte de ce qu'il avait fait. Jean disait: "Maintenant, il faut se préparer le mieux possible". Et il ^{se}rendait déjà compte que seule l'Amérique pouvait nous aider. Il est parti pour poser des jalons et essayer de faire quelque chose. Nous vivions dans le secret le plus absolu; c'était un peu rocambolesque. Nous étions à l'hôtel, à Washington - notre appartement était à New York -, les gens de Glenn Martin venaient, on sortait les plans, on discutait, Jean essayait de comprendre. Parmi les experts français, il y avait un garçon très sympathique, le colonel Jacquin. Les portes étaient fermées à clef et on parlait à voix basse, comme des conspirateurs.

Quand l'armistice a été signé - il avait offert ses services à Churchill - il a réussi à transférer tous les contrats qui seraient allés à Vichy. Churchill pensait que cela avait permis la bataille d'Angleterre. Jean pensait à tout! Quand nous sommes arrivés aux Bermudes, il y avait un douanier - ou un officier - qui ressemblait à Jules César - il était coiffé de la même façon - qui lui a dit: "Je ne comprends vraiment pas. Vous êtes français, vous avez un visa diplomatique anglais..." Jean avait pensé qu'il ne comprendrait pas et il a sorti une lettre de Churchill qui expliquait la chose. En effet, c'était absurde, comique. Un Français, après la débâcle et l'armistice, se trouvait au British Supply Council et avait un bureau dans le building du Victory Program! Cela vous montre à quel point les Américains sont ouverts et capables de comprendre. Imaginez-vous en France un Américain dans les bureaux du ministère de la Défense! J'ai toujours aimé l'Amérique. Mais là, je l'ai admirée profondément.

A.M. Vous rappelez-vous votre première rencontre avec le général de Gaulle?

S.M. Je l'ai décrite dans le livre. Je dois vous parler tout d'abord des Horré. C'était un couple, cuisinière et maître d'hôtel, qui est resté 42 ans avec nous. Ils étaient à Londres avec nous. Au départ, ils pensaient que jamais ils ne franchiraient la mer: ils nous ont fait là une grâce. Mais leur fils était sur la Ligne Maginot et Jean leur avait dit qu'il avait certainement été fait prisonnier. Amélie a dit: "Il vaut mieux que l'on parte pour arriver à tuer un Allemand" et André, qui avait fait Verdun: "Pétain, Pétain, moi je ne l'y ai jamais vu!"

André essayait le képi du général de Gaulle avec grand plaisir en disant: "C'est un peu grand pour moi. Ça me descend sur les oreilles. Mais qui est ce bonhomme?" Je lui ai répondu que je ne le savais pas. Et c'est alors qu'il est entré - il avait beaucoup de prestance, même un peu trop - avec son aide de camp, de Courcel. J'ai été très scandalisée: je devais attendre que Jean arrive avec Pleven, pour dîner avec eux, tandis que moi, je devais dîner avec Lady Salter. Je ne savais pas sur quel pied danser, que dire. Je ne savais pas qui c'était; je lui ai demandé s'il était en mission. Il m'a répondu: "Je suis ici pour sauver l'honneur de la France". Ce que je n'ai pas dit dans le livre - c'est inutile de le répéter - c'est que j'ai répondu: "Je ne croyais pas qu'il était en danger. L'honneur de la France ne se perd pas si facilement". Ca m'avait profondément irritée. Puis il a sorti un papier, me disant qu'il voulait me montrer quelque chose. Il l'a passé à de Courcel: "Voulez-vous le donner à Madame Monnet? " Cela a été le bouquet. Je me suis demandé ce qu'était cet escogriffe! Ce papier était une note succincte, mais intéressante et bien faite, sur ce qui s'était récemment passé en France. Mais j'étais tellement irritée que je lui ai dit: "Excusez-moi, je dois absolument partir. Mon mari arrive dans quelques minutes". Grâce à Dieu, Pleven est arrivé à ce moment et je suis partie. C'était ma première rencontre avec le général de Gaulle. La seconde a eu lieu en 1945, à un dîner, alors qu'il habitait au Bois de Boulogne. Je me suis aperçue qu'il avait un magnétisme très fort parce que, deux

Ou trois fois, j'ai senti son regard et j'ai tourné la tête. La troisième rencontre s'est déroulée alors qu'il était président de la République. Il y avait la duchesse du Luxembourg: on se connaissait bien et j'aimais cette femme intelligente, pleine d'esprit, amusante. L'unique personne amusante du Grand-Duché d'ailleurs! J'ai vu qu'il y avait une file de personnes qui attendaient que je m'en aille pour venir la saluer. Alors, un peu brusquement, je l'ai saluée et je me suis retournée. J'ai trouvé le ventre du général de Gaulle...et j'ai rebondi. Cela m'a beaucoup ennuyé.

Jean l'a vu beaucoup plus souvent. Il avait un certain respect pour le général de Gaulle. Il pensait qu'il avait de très grandes qualités, mais ce n'étaient pas celles que Jean appréciait le plus. Il avait un égo-centrisme que Jean ne connaissait pas, qui était étranger à son caractère. Et il y avait la question européenne. Jean disait: "C'est encore heureux, il ne détruit rien". C'est vrai. Il aurait pu détruire l'Europe. Il ne l'a pas fait. Il voyait l'Europe d'une façon différente, qui ne convenait pas à Jean, mais il n'a pas touché au Marché commun. Il l'a préservé. Il faut voir les choses comme elles sont. Quand il a écrit ses livres, il les a envoyés à Jean avec de très belles dédicaces.

Un jour, Jean m'a téléphoné. Il était environ 17 heures. Il pleuvait, il y avait une tempête et il me dit: "Il faut absolument que tu viennes à Paris; je t'envoie la voiture". Je suis donc partie. A l'époque, il avait ses bureaux à l'Hôtel Bristol où se trouvaient Uri, Hirsch et Marjolin, si je ne me trompe. Jean me dit: "Viens dans la chambre à coucher, j'ai à te parler"..."Voilà ce qui se passe. J'ai reçu de Palewski un message très important. Tu sais que j'avais parlé de la nécessité de planifier en France; le général de Gaulle me propose de diriger le Plan". Ma première réaction a été de dire qu'il ne pouvait pas travailler avec De Gaulle, ce à quoi il a répondu: "On me donne mon bébé, est-ce que je peux le refuser?" Je lui ai dit qu'il avait raison qu'il s'arrangerait certainement.

Vous voyez, il avait cette délicatesse et cette gentillesse de ne pas

décider sans me parler, sans que nous soyons ensemble. C'est comme ça que le Plan a commencé. Mais Dieu garde, quant à l'idée de le lier à un ministère! Je me souviens que Léon Blum formait un nouveau gouvernement. Nous étions en train de prendre notre petit déjeuner. Jean avait bien expliqué à Léon Blum qu'il tenait à ce que le Plan ne soit rattaché à aucun ministère. Il était rattaché à la présidence du Conseil, et c'était tout. Et voilà que je lis le journal: il y avait un ministère du Plan! Il prit le téléphone pour appeler Léon Blum. Et qu'est-ce que j'ai entendu! Dans les éditions suivantes des journaux qui avaient publié la nouvelle, il n'y avait plus de ministère du Plan!

A.M. Dans ses Mémoires, Jean Monnet évoque Antoine de Saint-Exupéry...

S.M. Il avait une simplicité, une clarté d'esprit remarquables. Comme je l'ai dit pour le livre, il faisait des tours de cartes tout à fait extraordinaires, mais il ne voulait pas trahir son secret. Il y avait beaucoup de poésie dans ce qu'il disait. Sans le savoir. Je l'ai retrouvé dans Le petit prince quand je l'ai lu. Cela nous a fait beaucoup de peine quand il a disparu. Je ne sais pas autre chose de lui, sauf sur sa vie privée...mais tout le monde connaît cela. Et puis, Saint-Exupéry est tout dans ses livres. Il avait l'air d'un grand oiseau avec un nez planté au milieu du visage, des jambes interminables, un petit buste. Exactement comme un grand échassier. Mais très agréable parce qu'il était si simple, si direct. Il avait ce don de donner l'impression de le connaître depuis toujours...

A.M. Et la période postérieure à 1942?

S.M. Je n'en sais pas grand chose. Je n'étais pas à Alger. Quand j'ai voulu aller à Alger - j'avais un bébé de six mois -, on m'a dit que j'étais complètement folle et les autorités américaines m'ont envoyée au service d'hygiène pour me faire dire que c'était de la folie d'amener un bébé là-bas. Alors je me suis dit que je ne ferais que donner des soucis à Jean. Il était très pris. Il m'écrivait beaucoup, de très longues lettres...

A.M. J'ai rencontré le chauffeur de M. Monnet...

S.M. Javel? C'était un incondtionnel!

A.M. Tout à fait. Il m'a parlé de cette période et il m'a dit que Jean Monnet avait failli être victime de plusieurs attentats...

S.M. Je ne l'ai jamais su et Jean ne m'en a pas parlé.

A.M. Pourtant, dans les Mémoires, il est dit qu'aux Etats-Unis des précautions avaient été prises ...

S.M. Les Américains n'étaient au courant de rien et il n'y avait rien du tout. Voilà ce qui s'est passé: Jean était un maniaque du téléphone, du télégraphe et des lettres. Et il est parti; je savais qu'il y avait une incompréhension totale entre De Gaulle et lui. Je savais qu'il y avait le colonel Passy. Et j'avais eu une aventure à Washington: nous étions allés à la mer, les deux enfants, Amélie, André, la nurse et moi. Et voilà que la police nous a averti qu'on avait cambriolé la maison et m'a priée de venir voir ce qui manquait. Ce fut une impression très désagréable: la porte était ouverte, des objets, des papiers par terre. Les McCloy étaient arrivés aussitôt et Felix Frankfurter également, comme si j'étais en danger de mort parce qu'on m'avait cambriolée...! Et à ma grande stupéfaction, on m'a dit que c'était dans le sous-sol qu'on avait volé. C'était une très grande pièce dans laquelle se trouvaient des malles. J'avais de ravissantes petites tasses chinoises anciennes qui étaient brisées au sol. Mais il y avait des boutons de manchettes en or qui appartenant à mon frère et qui étaient par terre...Ils avaient pris tous les carnets de rendez-vous de Jean que j'ai retrouvés à la porte d'entrée, en haut. Quand j'ai dit cela à McCloy, il m'a répondu: "C'est le colonel Passy, chère amie; soyez tranquille!"...

Une autre fois, Jean était reparti pour Alger; et d'habitude, il me télégraphiait deux fois par jour, il me téléphonait dix fois. Mais pas de nouvelles. Un jour passe, puis deux, trois, quatre. J'ai appelé alors John McCloy et il est venu tout de suite; je lui ai expliqué la situation et ce sont les Américains qui ont fait suivre Jean pendant plusieurs jours. En fait, il y avait eu quiproquo. Il avait dû oublier de mettre les télégrammes à la poste; et il ne s'est pas aperçu qu'il avait été suivi. Il a été très vexé quand il l'a appris!

Si Javel sait quelque chose, moi, je ne sais rien. Je crois que Javel aimait trop Jean, qu'il avait peur pour lui et qu'il imaginait des choses.

Un jeune Américain est allé en prison à cause de Jean parce qu'il avait fait passer une lettre. C'était un ami de mon frère. Jean lui a envoyé des cigares pour le consoler.

Je me demande pourquoi il y aurait eu attentat; Jean ne s'est jamais mis dans des positions délicates. Sauf une ou deux fois, peut-être. Je me souviens que, lorsqu'il était encore à Washington, il avait voulu la

demander la démission d'un homme qui avait une place extrêmement importante - ce n'était pas un Français - mais qui refusait de démissionner. Jean lui avait dit: "Alors je vous ferai démissionner. C'est tout. Maintenant, choisissez!" Cela m'avait profondément scandalisée qu'il le lui dise ainsi. Mais il était très direct.

A.M. On en arrive à la fin de cette période d'Alger. Jean Monnet prépare alors ce que sera la France et son approvisionnement?

S.M. Oui. Mais j'ai vu aussi le général Giraud aux Etats-Unis. Une chose m'avait étonnée, c'est qu'il se fasse accompagner par son officier d'ordonnance pour aller voir Jean. Mais ensuite on m'a dit qu'il voulait se "couvrir", qu'il avait un témoin pour confirmer qu'il avait dit ceci ou cela. Quand il est descendu, je l'ai accompagné jusqu'à la porte de l'hôtel et, quand il est entré dans le hall, tout le monde s'est levé, comme un seul homme: c'était impressionnant. Il portait très bien l'uniforme. C'était vraiment l'officier français dans sa splendeur et il commandait le respect. Mais il a fait des choses qui nous ont scandalisés, bien que Jean l'ait amené à faire des "discours démocratiques". Cela avait été dur! Jean disait toujours: "Il faut mettre un papier entre les dents de ces gens là!"

A.M Et Pierre Denis?

S.M. Pierre Denis était resté à Londres où il était le trésorier de la France Libre, ce qui lui allait très bien. Il était "radin" au possible, mais c'était un homme délicieux. Quand il y a eu la révolution en Espagne, le gouvernement républicain qui sentait venir la guerre civile avait ramassé les chefs d'oeuvre les plus célèbres dans les musées et les avait envoyés en Suisse. Quand Franco fut installé au pouvoir, il les réclama: c'était juste. Mais avant le rapatriement, on a fait une grande exposition à Genève. Moi qui peinds et qui aime la peinture, je voulais y aller. Nous déjeunions, Jean, Pierre Denis et moi et je dis: ce soir, je prends le train pour Genève, j'y passerai la journée de demain et je reviendrai pour le matin". Alors Pierre me regarde et me dit: "Ca vous fatiguera beaucoup!". Je lui répondis: "Pas du tout, je dors admirablement en wagon-lit!" Il était stupéfait et il nous expliqua qu'il s'entraînait à se coucher sur sa descente de lit pour pouvoir dormir en troisième classe! Et il avait une magnifique propriété! Il n'était pas dans le besoin! Vous comprenez combien un trésorier de cette sorte est précieuse!

Nous avons très peu parlé de deux des collaborateurs auxquels Jean tenait le plus: Hirsch et Uri. Quand je pensais à Jean, je me disais: "Hirsch et Uri doivent être là". Ils étaient très différents l'un de l'autre, mais ils étaient complémentaires. Uri a joué un très grand rôle dans la rédaction du Traité de Rome. Hirsch a été le second de

Jean au Plan, puis il lui a succédé à la tête du Commissariat. C'est un homme charmant, très bon, intelligent, très enthousiaste. Uri est différent: avec lui, on s'amuse beaucoup, il est plein d'esprit, il rit facilement. Il est convaincu d'être très bien...Mais il l'est! C'étaient deux collaborateurs incomparables, très dévoués. On pensait toujours qu'Uri avait mauvais caractère, mais je me souviens d'une anecdote où je l'ai beaucoup admiré: on voulait alors ajouter quelque chose à la Constitution; De Gaulle devait revenir. On cherchait à lier le sort du gouvernement au sort du Parlement. On travaillait pour donner ce texte dans la nuit; on était tous là avenue Foch et finalement on s'est mis d'accord sur un texte, après une vingtaine d'essais; on a appelé la secrétaire, Mlle Zink. Van Helmont a donné le texte pour qu'il soit dactylographié. On a déchiré le reste. Van Helmont s'était trompé! J'ai cru que Uri allait avoir un coup de sang: mais il a été très gentil, il a dit qu'on allait refaire un puzzle. Il était trois heures du matin. Le puzzle a été reconstitué.

A.M. J'aimerais savoir quelle est, à votre sentiment, la période pendant laquelle il s'est senti s'accomplir le mieux?

S.M. Pendant la guerre, aux Etats-Unis. Il n'y a pas de doute pour moi. Tout le monde savait ce qu'il y avait à faire. Quand on sait où est son devoir et ce qu'il y a à faire, la moitié de la chose est faite. On ne peut pas dire que Jean était heureux de la guerre. Mais il était heureux de son travail. Ce fut certainement un moment très important. Ensuite, l'époque du plan Schuman a été déterminante.

A.M. Justement, ce sont deux affaires publiques. Or la formation de Jean Monnet était une formation d'entrepreneur privé. De plus, il était un "self made man"; il avait une expérience des affaires, notamment aux Etats-Unis. Il aurait pu faire une grande carrière dans ce secteur...

S.M. Pour faire une grande carrière dans les affaires privées, il faut être intéressé par l'argent. Ce qui n'était pas le cas de Jean. Et puis il y a eu les circonstances: si au moment de la Première Guerre mondiale il n'y avait pas eu ce M. Benon qui connaissait Viviani, les choses ne

se seraient pas passées de la même façon. Mais la chose publique le passionnait. Qu'on le veuille ou non, les affaires privées ont des limites très définies. La "res publica" est une chose qui se poursuit, qui se poursuivra. Elle n'a pas de limites.

A.M. Vous a-t-il parlé de son expérience de la Guerre 1914-1918?

S.M. Oui, mais peu. Il en parlait surtout pour démontrer à quel point l'histoire se répète. Et à quel point il faut être attentif à ce qu'on a fait pour savoir ce qu'on va faire. Car il y a une similitude très grande entre ce qu'il a fait à Londres lors de la Première Guerre mondiale et ce qu'il a essayé de faire lors de la Seconde Guerre mondiale, à Londres aussi. Il disait que c'était si simple à voir les problèmes, mais il fallait en convaincre les gens. Et c'était long. Il ne compliquait jamais l'existence: il simplifiait autant qu'il le pouvait. Il avait ses fameux "balance sheet"; c'était la base de tout. Il voyait clairement qu'il y avait tant de bateaux, tant de marchandises et qu'il fallait donc que les Alliés mettent en commun leurs tonnages pour rationaliser les transports et déterminer les priorités. Cela a permis aussi de transporter tous ces Américains qui sont arrivés à point nommé.

A.M. Quelles sont les influences que Jean Monnet a subies?

S.M. Il ne subissait pas d'influences.

A.M. Aucune influence? Même intellectuelle?

S.M. Moins que toute autre. Il n'aimait pas le mot "intellectuel". Il savait écouter avec beaucoup d'attention, il retenait les points essentiels et il s'en servait certainement. Mais je n'ai jamais constaté une véritable influence sur lui.

A.M. Même à l'époque américaine?

S.M. Non. C'est lui qui influençait les autres. C'était très net. Je ne vois personne qui ait eu de l'influence sur lui. Dans son livre, Joxe dit que j'avais de l'influence sur Jean: c'est inexact. Il me traitait comme tous les autres. Peut-être m'a-t-il écouté à certains moments, mais c'est tout. Il réfléchissait beaucoup.

A.M. Sur quelle base réfléchissait-il? Assimilait-il l'information par le dialogue? La lecture jouait-elle un rôle dans sa prise de décision?

S.M. Non. Jean lisait très peu.

A.M. Et que lisait-il?

S.M. Des journaux. D'opinions différentes. Il parcourait les livres qu'on lui signalait comme intéressants. Moi, je n'ai jamais réussi à parcourir un livre. J'ai appris un tout petit peu. Mais Jean qui parcourait le livre en savait autant que moi qui l'avais lu.

A.M. Quel genre de livres parcourait-il?

S.M. Des livres politiques ou des romans policiers. Il en lisait beaucoup, ça l'amusait. A un de ses anniversaires, à Luxembourg, l'ambassadeur d'Angleterre accrédité auprès de nous - c'était Cecil Weir - était arrivé avec une charrette emplies de livres policiers et de whisky pour Jean. L'Allemand avait apporté du vin du Rhin. Mais il commençait toujours les romans policiers par la fin! Roosevelt lisait aussi des romans policiers; et puis l'ambassadeur des Etats-Unis à Rome, Garrett, vers 1929-1930. Ses lectures se sont atténuées avec l'âge et avec ses difficultés de vue pour lire. Il était furieux quand les textes étaient écrits trop petit. Il lisait des journaux, des magazines comme Time, L'express.

Quand on travaille toute la journée, qu'on dîne vers 21 h30, 22 h tous les soirs, il ne reste pas beaucoup de temps pour lire. De plus, Jean avait une puissance de sommeil exceptionnelle.

A.M. Regardait-il la télévision? Ecoutait-il la radio?

S.M. Il n'écoutait pas la radio, mais il regardait la télévision. Il aimait énormément les westerns. Il disait que la télévision était une ouverture sur le monde. D'ailleurs tout ce qui était nouveau le fascinait. Je me souviens qu'il a été très ému par les funérailles de Paul VI. A tel point que lorsqu'il y a eu les funérailles de Jean-Paul I, j'ai évité de les lui laisser regarder. Il était très sensible, très impressionnable. Il ne supportait pas de voir souffrir les autres, il était très bon. Je ne l'ai jamais entendu dire une méchanceté contre quelqu'un.

A.M. Vous parlez justement de bonté. Vous m'avez dit que l'entretien que j'ai eu avec M. Fourastié vous avait parfois irritée. Je lui avais demandé quelles étaient les convictions religieuses de M. Monnet. Il n'avait pu me répondre...

S.M. Moi non plus. Je sais qu'il avait un peu la foi du charbonnier. Mais il ne l'exprimait pas. Il m'accompagnait assez souvent à la messe; il s'en allait avant la fin et m'attendait dehors. Il était très pudique et ne parlait pas de ses convictions. Il a reçu l'extrême onction. Je lui ai dit de ne pas le faire pour moi. Il m'a répondu: "Je le veux". Je tenais beaucoup à respecter sa pudeur: il y a des choses qui n'appartiennent qu'à une seule personne.

A.M. Je voulais simplement savoir s'il s'était exprimé sur ce sujet. Une des personnes que j'ai rencontrées dans le cadre de ces entretiens m'a dit que M. Monnet haïssait les ragots. Ayant été obligé, pour des raisons professionnelles, de faire part de certains bruits, il avait été brusquement interrompu. Il n'avait plus jamais été question de cette affaire.

S.M. Il n'aimait pas les ragots. Il ya beaucoup de gens qui ne sont pas religieux et qui ont beaucoup de bonté en eux. Je ne vois rien à ajouter là-dessus.

A.M. Je passe donc à un autre chapitre. Quels étaient les liens et les relations de Jean Monnet avec la politique?

S.M. It's a big proposition, my dear!

A.M. Précisons alors! Pour quels hommes politiques Jean Monnet a-t-il éprouvé de l'admiration, du respect. Quelles étaient ses anthipathies? Quel rôle vous-même avez-vous joué dans ses relations avec le monde politique?

S.M. Nous vivions très unis...par force. Jean attirait des gens chez lui parce qu'il n'aimait pas aller déjeuner ou dîner chez les autres. De ce fait, j'étais présente; et ses amis étaient nos amis.

Parmi les hommes politiques, il avait certainement beaucoup d'amitié pour Léon Blum, surtout pour l'homme. Il éprouvait du respect aussi

pour lui. Jean était très proche du socialisme. Ce n'était pas un homme de droite. Je ne peux pas vous parler de ses amitiés de la Première Guerre mondiale. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il avait beaucoup d'amitié pour Harriman, John McCloy, Stimson, Foster Dulles - qui était un ami - et Harry Hopkins qu'il respectait et qui lui a été très utile dans ses relations avec Roosevelt. Il aimait beaucoup Roosevelt et a eu un réel chagrin à sa mort. Il trouvait à Eisenhower non seulement des qualités d'homme de guerre, mais aussi de diplomate, d'homme de paix. Il disait toujours que pour se dépêtrer de cette espèce de panier de crabes qui était à Alger, il fallait avoir de grandes qualités. Naturellement, il avait aussi beaucoup d'admiration pour Churchill. Et, plus tard, de l'amitié pour Ted Heath.

Du côté français, avant la guerre, il y a eu Daladier, qui l'écoutait. Après, De Gaulle et Léon Blum. Parmi les présidents du Conseil, rares étaient ceux qui sortaient de l'ordinaire, à part De Gaulle...

A.M. Et Robert Schuman?

S.M. Il ne faut pas l'oublier! Il l'aimait beaucoup et l'appelait "le père Schuman". Il le trouvait plein de courage. Quand on lui demandait pourquoi on parlait du Plan Schuman et non du plan Monnet, il répondait: "C'est tout de même lui qui en a pris la responsabilité, c'est lui qui était ministre des Affaires étrangères". Il appréciait aussi beaucoup Clappier qui était alors chef de Cabinet de Schuman. Et la première réunion de la Fondation Jean Monnet s'est déroulée dans la grande galerie de la Banque de France.

A.M. René Pleven n'a-t-il pas été une sorte de "pont" entre Jean Monnet et le général de Gaulle?

S.M. Non, pas du tout. Jean n'a jamais eu de "pont". Il allait directement aux gens et aux choses. Il prenait son téléphone et il appelait. Je me souviendrai toujours qu'un jour il a lu sur le journal qu'Arthur Miller avait écrit des articles sur Berlin. Il m'a dit de l'inviter et je lui ai fait observer que nous ne le connaissions pas. Il m'a répondu: "Ca n'a aucune importance!". J'ai téléphoné et nous avons

déjeuné ensemble.

A.M. M. Monnet n'avait-il pas de l'admiration pour le monde politique, pour le talent oratoire des hommes politiques?

S.M. Il a toujours regretté de n'être ni un orateur ni un boxeur. Il avait beaucoup d'admiration pour Viviani et pour Léon Bourgeois. Il n'a jamais eu de vraies relations avec Pierre Mendès France: il le trouvait intelligent mais excessif. Il respectait aussi David Bruce dont je n'ai pas encore parlé: il a beaucoup compté.

A.M. Est-ce cette absence de dons oratoires qui a fait que Jean Monnet ne s'est pas engagé dans une carrière politique?

S.M. Il ne voulait appartenir à aucun parti. Je me souviens qu'on l'avait tellement poussé à s'engager dans la politique - j'étais rentrée en France avec les enfants, André et Amélie, avant Jean - qu'il m'avait demandé d'aller voir Jouhaux - c'était un ami - pour lui demander quelle serait l'attitude de la CGT si Jean se présentait. Jouhaux m'a répondu: "Dîtes à Jean que toute la CGT sera derrière lui". Mais quand tout était déjà décidé, Jean m'a dit qu'il n'était pas fait pour ça. "Il y a trop d'administration, trop d'intrigues. Je n'aime pas ça" m'a-t-il dit. Et il n'a jamais voulu.

Je ne crois pas qu'à cette époque les dons oratoires aient été si importants pour faire de la politique. Il voulait vraiment être maître de lui-même.

A.M. L'avez-vous influencé dans certaines de ses relations politiques?

S.M. Je ne me le serais pas permis!

A.M. Il vous demandait pourtant votre avis sur les gens...

S.M. Il voulait effectivement que je voie ceux avec qui il avait à travailler.

Un jour il m'a dit: "Je vais recevoir un jeune homme qui me semble très, très bien et je voudrais qu'il travaille avec moi". Nous étions à ce moment là à Luxembourg. "Je voudrais que tu le voies avant que je déjeune avec lui. Je dirai que je suis en retard, tu le feras monter dans ton beau petit salon, tu lui offriras un cocktail, tu parleras avec lui et j'arriverai". Cela s'est passé ainsi. J'ai trouvé le jeune

homme parfait, mais fait plus pour les affaires privées que pour les affaires publiques. Finalement il l'a pris, mais six mois après, il était dans les affaires privées. Cela a fait ma "réputation".

Il me consultait assez souvent, mais c'était naturel; nous vivions tellement ensemble!

A.M. Quels étaient les rapports de M. Monnet avec les journalistes?

S.M. Excellents. Il respectait leur travail. Il disait que c'était un devoir que de les tenir informés. Et il les prenait en grande considération. Il a eu beaucoup d'amis journalistes: Sean Brunn , Ted W ight, Viansson-Ponté. La tombe de Viansson-Ponté est à côté de celle de Jean. Fauvet, Fontaine, Lippmann, le grand éditorialiste américain.

A.M. Gascuel, Jean-Jacques Servan-Schreiber?

S.M. Le nom du premier ne me dit rien. Les relations avec le second étaient bonnes, mais sans plus. Il y avait aussi Françoise Giroud, Massip, Raymond Cartier... Il ne cherchait pas à influencer les journalistes; il les informait. Mais de la façon dont on parle, on influence, sans le savoir ou sans le vouloir.

A.M. Il préparait remarquablement bien ses "coups" avec les journalistes...

S.M. Il était très pointilleux. Il préparait tout d'une façon très précise. Il ne laissait rien au hasard. Les textes étaient refaits une quinzaine de fois avant que le mot approprié fût trouvé. Cela les mettait tous en rogne...

A.M. Les collaborateurs de votre époux ne vous faisaient-ils pas part de leurs doléances?

S.M. Ils "rouspétaient", c'est sûr! Mais cela ne changeait pas grand-chose. A propos de la presse, il avait des relations privilégiées avec une certaine presse. Evidemment l'Humanité... Mais il a eu des relations assez amicales avec plusieurs communistes; avec Billoux par exemple. Quand Jean était arrivé à Alger, il avait trouvé les députés communistes enfermés dans une espèce de camp. Il s'est insurgé contre cela et les a fait sortir. C'était justement Billoux qui avait dit: "Nous ne savions

pas que nous avons un ami au dehors". Or s'il y avait quelqu'un qui était vraiment contre ce que représente le communisme, c'était bien Jean. Mais il était profondément juste et il disait que la Résistance était faite aux trois quarts par les communistes. Il a obtenu leur collaboration au Plan: il y avait Le Brun. Jean disait toujours qu'il fallait mettre les gens autour d'une table: ils se comprendront et ils se parleront.

A.M. Après ces questions générales, nous en arrivons à la période qui a précédé la déclaration du 9 mai 1950.

S.M. Il y a certainement beaucoup de choses qui m'échappent, mais je me souviens très bien que j'étais sceptique quand il m'en a parlé pour la première fois. Il a continué à en parler, à réfléchir; jusqu'à ce que l'affaire ait pris corps et qu'il en ait parlé à Clappier pour qu'il évoque la question avec Schuman. C'était le secret le plus total. On s'est d'ailleurs fait des ennemis à cause de cela. Un couple d'amis était justement chez nous le 8 au soir, pour dîner; ils disaient à Jean: "Les choses vont mal. Il faut faire quelque chose". "Eh oui - disait Jean - il faut faire quelque chose!" Et puis il y a eu la déclaration du 9 mai. Ils ne lui ont jamais pardonné de ne pas leur en avoir parlé. Comme toujours, la préparation avait été très minutieuse; d'ailleurs, au départ, il avait convoqué les Anglais, dont Plawden, avec qui il était lié.

A.M. Pour quelles raisons a-t-il lancé cette affaire?

S.M. Parce qu'il voyait la guerre arriver. Il disait que la guerre froide ne pouvait pas continuer, qu'il fallait à tout prix trouver quelque chose, qu'il fallait lier l'Allemagne à l'Europe occidentale. C'est, je crois, la motivation essentielle.

A.M. M. Monnet a eu des entretiens avec des officiels américains quelques jours avant le 9 mai. Mais auparavant?

S.M. Non. C'était le secret le plus absolu. Ensuite, oui. Il est allé en Allemagne voir Adenauer et McCloy lui a été très utile en l'y autorisant. Adenauer a envoyé quelqu'un à Jean pour voir s'il lui plaisait comme

négociateur. Il ne lui a pas plus et c'est Hallstein - qui vient de mourir - qui a été choisi. Je me souviens à quel point Adenauer avait été profondément ému quand Jean lui avait dit que l'Allemagne ferait partie de cet ensemble à égalité totale. Il s'est levé et il a dit: "Vous voulez dire que nous serons à égalité?" "Oui, à égalité complète". Il en était ému aux larmes. Adenauer était un homme remarquable, pétillant de malice et très capable. C'était une chance.

A.M. Pourriez-vous me parler des rapports de Jean Monnet *et* de Hallstein?

S.M. C'étaient des rapports de grande amitié. Hallstein était un professeur, pas pédant du tout; il était très sérieux, mais gai, agréable aussi. C'était un être d'élite. Il aimait la bonne cuisine. Quand il devait venir, il téléphonait: "Vous me ferez le minestrone et le pot-au-feu, s'il vous plaît!"...

Je voudrais dire aussi que les secrétaires de Jean ont fait preuve d'un dévouement total. On peut vraiment leur être reconnaissant parce qu'elles ont rendu possibles bien des choses. Elles faisaient de tout leur travail "leur affaire". Lors des ratifications, par exemple, elles se précipitaient à la Chambre. Jean avait le don de savoir donner "leur travail" aux autres. Il essayait de mettre ses collaborateurs dans le coup. Les gens se sentaient impliqués. Vous connaissez la fameuse histoire du peintre...C'était bien ça.

Jean aimait beaucoup Rieben. Il trouvait que c'était un être d'élite, d'une force et d'une vitalité remarquables..

A.M. A ce propos, pourquoi les papiers de M. Monnet ont-ils été déposés en Suisse?

S.M. Cela a été mon idée. J'avais été impressionnée par la remarque de quelqu'un qui m'avait parlé de certains papiers de Léon Blum qui étaient dans des caves. Et puis je trouvais qu'il était très difficile de faire une discrimination entre différents pays. De plus, Jean aimait beaucoup les jeunes et Lausanne était un centre étudiantin. Rieben a beaucoup influencé la chose du fait de son extrême dynamisme. J'étais sûre que cela deviendrait quelque chose de vraiment important. Je dois

dire que Jean s'est laissé faire très facilement. Si on avait déposé ses papiers en France, on aurait dit que c'était parce qu'il était français. A Florence, il faut vouloir y aller. Lausanne, c'est effectivement une grande réussite: il y a un extrême dévouement qui s'y manifeste et, par ailleurs, la France a montré beaucoup de générosité en laissant partir ces documents, pleinement consciente de ce qu'elle faisait et sans rien contrôler de ce qui partait.

Déjà de très hautes personnalités se sont rendues à la Fondation et M. Rieben m'a dit tout l'intérêt que cela suscitait chez les jeunes. Même parmi les Polytechniciens de Lausanne. Lausanne est de plus un lieu central, pour toute l'Europe.